

A ces mots, il prit un flacon rempli d'une liqueur dorée, dont il versa quelques gouttes sur un morceau de sucre qu'il glissa entre les lèvres de la malade. Puis il tira d'un autre flacon deux ou trois cuillerées de vin du Rhin, qu'il insinua délicatement de la même manière, et il dit à Tony de laisser reposer la mère et l'enfant, et d'attendre le résultat de ce médicament naturel. Tony restait en extase devant le sauveur que le ciel venait d'envoyer sous son humble cabane. Dans l'effusion de sa reconnaissance, il se mit à lui raconter tous les détails de sa misère. L'étranger lui répondit que souvent la Providence, venait au secours de ses créatures. Dans les moments les plus critiques, et qu'il ne fallait jamais désespérer de l'avenir.

— Hélas ! mon digne monsieur, reprit le garde, Dieu sait avec quel bonheur je saisis l'occasion de gagner quelque argent ; mais que puis-je faire dans ce désert, abandonnés comme nous le sommes de tout le monde ?

L'étranger sourit, et il allait répondre lorsque la femme de Tony se leva sur son lit, les joues roses, l'œil ranimé, et demanda son enfant, qu'elle couvrit de baisers. Le forestier n'en pouvait croire l'évidence ; il criait au miracle et pleurait aux pieds de l'inconnu, qu'il appelait son ange sauveur. En même temps arriva le piqueur avec des provisions que Tony s'empressa d'offrir à son hôte. Celui-ci refusa de manger, et fit préparer pour la jeune femme un bouillon fortifiant dans lequel il mêla diverses substances qui devaient, disait-il, achever sa guérison.

Cependant, la nuit s'avavançait, et bien que la tempête se fût dissipée, Tony insista pour que l'étranger consentit à se reposer sur un lit de mousse et de feuillage, couvert de peaux de chevreuil. Quand le jour parut, la malade paraissait au mieux ; elle rendit, avec son mari, les actions de grâce les plus touchantes au généreux inconnu. Mais celui-ci les écoutait avec une impatience visible, et pressé de se retirer, il tira d'une bourse de cuir plusieurs pièces d'or, qu'il voulut faire accepter au forestier.

— Ah ! Monsieur, s'écria Tony, pensez-vous donc que j'oublie jamais le bien dont nous vous sommes redevables ? Je ne demande au ciel que de pouvoir me dévouer corps et âme à votre service, pour acquitter la dette de ma gratitude. Gardez cet or, mais si vous daignez me laisser un souvenir de votre passage, accordez-moi seulement quelques gouttes du précieux élixir que vous possédez, afin de préserver ma pauvre Catherine de toute rechute....

— Eh bien, dit l'étranger, puisque vous refusez pour vous cet or que je puis vous donner sans diminuer ma fortune, j'en veux jet

le doublé sur les genoux de votre femme, afin qu'elle en achette des nippes pour parer son enfant aux jours de fête.

Catherine vit aussitôt pleuvoir sur son lit une poignée de jolies pièces d'or, toutes brillantes aux reflets du soleil levant ; et elle les regardait avec un sourire joyeux ; car jamais elle n'avait vu de près tant de richesses.

— Vous serez peut-être surpris, continua l'étranger, de trouver tant de libéralité dans un voyageur à pied, dont l'humble extérieur annonce tout au plus un petit marchand forain. Mais vous savez qu'il ne faut pas toujours juger les gens sur l'apparence. Je fais, depuis vingt ans, le commerce des bijoux, et j'ai gagné une immense fortune dont je pourrais jouir en grand seigneur, si l'habitude d'une vie errante et toujours active n'était l'unique besoin de mon existence. Cette cassette que vous voyez est pleine de bijoux du plus haut prix. J'arrive de Prague où j'ai fait des affaires magnifiques. J'ai pris pour retourner chez-moi des chemins de traverse qui m'ont égaré. Le passage de cette forêt, que les voyageurs ordinaires redoutent beaucoup, me semblait, à cause de cela même, infiniment moins périlleux que la grande route, et désormais je compte y passer toujours ; ce sera d'ailleurs, pour moi, l'occasion de vous revoir, et je paierai largement l'hospitalité que j'aurai à vous demander de temps à autre. Vous m'obligeriez de me garder cette cassette jusqu'à mon prochain retour. Un serviteur du comte de Fulda m'inspire la plus haute confiance, et mon dépôt ne saurait se trouver en meilleures mains. Je vous prierais en outre de me guider jusqu'à la sortie de la forêt, dans la direction de Hirschfeld, car je ne veux pas courir le risque de m'égarer une seconde fois. Comme forestier, les braconniers et les voleurs ne vous menacent point ; ils savent que vous êtes pauvre ; mais un voyageur inconnu court d'assez gros risques. On me connaît de réputation pour brocanteur de joailleries, et j'ai ouï dire qu'une troupe de bandits qui exploite les environs, possède mon signalement, et convoite la cassette garnie que je rapporte de Prague. Voulez-vous bien m'accompagner ?

Tony s'empressa de satisfaire au vœu de l'hôte. Il prit son uniforme de garde, visita les amorces de son fusil à deux coups, mit à sa ceinture un coutelas formidable, et fit lâcher, pour le suivre, deux chiens de race vigoureuse. Pendant qu'il achevait ses préparatifs, l'étranger avait tiré de sa cassette un collier, des pendants d'oreille et des bagues, dont il pria Catherine de se parer devant lui. La jeune femme, tout émue de plaisir, s'admirait dans un miroir le pocho qu'il tenait ouvert sous ses yeux. — Ah ! mon Dieu !